

AXE BELGIQUE-QUÉBEC-FRANCE : ASPECTS DE SORORITÉ.

METKA ZUPANCIC
Université de Guelph

Je propose dans ce contexte une réflexion sur trois livres de femmes, provenant chacun d'un des pays francophones, la Belgique, le Canada (c'est-à-dire le Québec) et la France. Si je pensais, en proposant mon thème de «sororité», pouvoir me concentrer principalement sur deux auteures, en l'occurrence Claire Lejeune et France Théoret, il semblait nécessaire d'intégrer à ce questionnement au moins une théoricienne et philosophe, à savoir Luce Irigaray. Ceci pour la simple raison que j'ai trouvé, malgré les différences «normales», par exemple dans l'écriture de ces femmes, une série de liens qui ramènent à un dénominateur possiblement commun leurs formulations distinctes au sujet des rapports entre les femmes comme «sœurs», comme porteuses d'enseignements pour la gent humaine.

Ainsi, les «aspects de sororité» m'ont parus extrêmement bien développés dans le livre de Claire Lejeune, *Le livre de la sœur* (L'Hexagone, 1992). La comparaison avec certaines idées féministes telles que développées au Québec s'imposait, puisque cette auteure belge entretient des rapports privilégiés avec les milieux littéraires québécois, très particulièrement avec France Théoret dont le livre *Journal pour mémoire* est sorti chez le même éditeur (L'Hexagone, 1993). Sans que Théoret y engage une vraie discussion avec sa collègue belge, les deux traitent, dans leurs livres respectifs, de la question des rapports entre femmes et hommes, femmes et femmes, des changements qui sont nécessaires pour une meilleure entente, dans le processus de restructuration des relations humaines. Toutes deux insistent par ailleurs sur le rôle de la littérature, de la «poésie» comme acte créateur, dans l'identification des rôles, de celui de la femme par rapport à elle-même, en premier lieu: poésie comme création d'un «soi» qui échappe à l'institution sociale traditionnelle.

[461]

Dans la mesure où Théoret cite, dans son *Journal pour mémoire*, de nombreuses auteures françaises qui l'ont aidée, à travers leurs écrits précisément, à mûrir, à se développer comme féministe et comme écrivaine/ poète, il m'a semblé intéressant de vérifier s'il existait d'autres parallélismes dans les courants de pensée contemporains, ne serait-ce qu'à l'intérieur des pays francophones et dans le cas de certaines femmes. Ainsi, un cheminement semblable aux deux auteures citées se trouve chez Luce Irigaray (souvent citée par Théoret), surtout dans son livre *J'aime à toi* (Grasset, 1992) où elle insiste justement sur la nécessité, pour la femme, de se créer une nouvelle identité, «l'entre-femmes» l'aidant à établir les modèles féminins, dans une culture féminine (*J'aime*, 79; elle y revient à différents endroits, p. ex. 108-110, etc.).

Quels sont donc, après ces premières ébauches de leurs idées, les traits qui unissent les trois auteures et qui me permettent de les aligner sur cet axe de sororité? Si je cherche un lien entre les livres mentionnés, je crois y trouver une perception de la femme, une attitude à son égard qui, à mon avis, fait non seulement état des modifications actuelles dans la société, mais annonce des paradigmes à venir. Je paraphrase et simplifie, tout en essayant de la concentrer, la pensée des trois écrivaines: la femme a incontestablement toutes les capacités psychiques, émotives, spirituelles, morales pour provoquer des changements radicaux dans la société. Cette longue maturation muette (et c'est Claire Lejeune, parmi les trois, qui insiste le plus sur la Lilith à qui on n'a pas arrêté de couper la langue), maturation souvent dans la renonciation, la souffrance, le dénuement (dont parle beaucoup France Théoret), a bien préparé la venue de la femme contemporaine qui, selon Irigaray, ne peut et ne doit plus accepter d'être uniquement la prolongation charnelle de ce corps social (monstrueux, dirait-elle) où la tête est réservée à l'homme. La femme est «autre» (mais non pas neutre, comme insiste encore Irigaray: «je suis née femme, mais je dois encore devenir cette femme que je suis par nature», *J'aime*, 168, mais aussi 108, etc.).

Sa sensibilité, son émotivité, sa façon de penser sont différentes, et c'est justement à partir de ces données que peuvent se construire de nouveaux rapports sociaux. On reconnaîtra (c'est-à-dire en premier lieu les hommes probablement, mais aussi les femmes, pour qui il s'agit d'assumer leur identité «nouvelle») que nous sommes deux, sexes, genres, façons de vivre, etc. — différents et non pas faussement égaux (réduits à une image «égalitaire» que nous ne sommes pas, ni les hommes ni les femmes, réduits à cette «mêmeté» dont parle Irigaray, *J'aime*, 105).

En acceptant ce deux, si je paraphrase encore les auteures traitées, les femmes pourront se «remettre au monde», se retrouver dans leur nouvelle identité. En même temps, grâce à leur nature et à leurs expériences du passé, elles pourront aider les hommes à trouver leur propre équilibre, où il ne

s'agira plus de rapports entre dominants/ colonisateurs et dominé(e)s, esclaves, mais de cette horizontalité dans les rapports à partir de laquelle le tiers, le travail en commun, la maturation commune, pourra s'ébaucher, se construire.

C'est dans ce sens qu'il est nécessaire, à suivre le raisonnement des trois écrivaines, d'insister sur les dimensions de la sororité, relation horizontale par excellence. Cette dimension est traitée en profondeur par Irigaray, même si, parmi les trois, elle n'utilise pas vraiment le terme tel quel de sororité. Toujours est-il que Théoret, tout en affirmant que «les "ismes" sont à combattre, y compris le féminisme», «demeure une féministe», en soulignant «que la sororité intelligente, généreuse est le point d'appui pour la réalisation des utopies», ce qui nous laisse croire qu'elle y participe elle-même par son écriture (*Journal*, 23).

Il est évident qu'une semblable écriture des utopies se retrouve clairement chez Irigaray, sans oublier Claire Lejeune qui, par le titre de son livre, nous place très particulièrement dans cette problématique. Son *Livre de la sœur* indique sans ambiguïté à quel point il est nécessaire d'apprendre non plus dans les livres des pères, mais dans ceux écrits par les sœurs, chercheuses dans des voies qui ne sont plus hiérarchisées, plus conditionnées par les rapports de force. Évidemment, pour l'écrivaine, le Livre en soi est perçu comme source d'enseignement, au moins dans le cas de notre civilisation. Mais la «maison du père» (allusion probable, par Lejeune, au texte maintenant consacré et fréquemment cité de Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*) paraît de plus en plus étroite, et, comme on le voit autant chez Théoret que chez Lejeune, mortelle pour celle qui continue d'y loger.

Ce n'est probablement pas un hasard si Théoret et Lejeune ont choisi toutes deux, parmi les mythes possibles par lesquels rendre le symbolisme de la femme et de son évolution, celui d'Antigone, à part Lilith déjà mentionnée, chez Lejeune. En fait, dans le cas des deux mythes, celui d'Antigone et de Lilith, nous restons dans le domaine de la sororité, puisqu'il s'agit, pour les deux auteures, d'inviter surtout les lectrices de leurs livres à identifier Antigone, à reconnaître cette sœur emblématique, à trouver le message qu'elle nous communique depuis l'antiquité.

Dans le livre de France Théoret, Antigone n'apparaît pas seulement en début de la troisième partie, «Liens pluriels», qu'elle ouvre d'ailleurs et où elle est désignée (dès la première phrase de la page) comme «victime coupable» (*Journal*, 193). Comme l'affirme l'auteure, dans ce texte délibérément «autobiographique» (mais sans souci de «retracer» fidèlement la vie de l'auteure), cette figure n'a pas cessé de l'accompagner sur son propre chemin, depuis l'âge de «onze ou douze ans» (*Journal*, 193), à partir du moment où elle en

a vu l'histoire à la télévision. Même si ce n'est que dans cette partie de son livre que Théoret examine plus à fond les paramètres de ce personnage, il semble qu'elle ne fasse que reprendre, dans cette écriture souvent circulaire, procédant par reprises, les allusions à cette figure éparses dans les pages qui précèdent. En quelque sorte, Antigone, chez Théoret, est l'image par excellence non seulement pour la femme en général, pour son histoire, sa position face à l'institution, mais une sorte de clé pour la compréhension des luttes menées par l'écrivaine elle-même.

Et pourtant, Théoret (telle qu'elle se présente dans son livre) n'est pas tout à fait une Antigone, même si elle semble être accablée de cette culpabilité par laquelle elle définit Antigone («La culpabilité est une conseillère maudite», *Journal*, 19). Soit timidité soit autre motif ou frein intérieur, son rôle ne semble pas être sur la place publique, dans la révolte ouverte:

Je n'étais pas une jeune fille dont le parcours était justifiable publiquement. Mon rapport à la connaissance relevait de l'intime, d'une nécessité toute intérieure. Émotivement, je me voyais perdue si je comparaissais devant un juge. Mon délire coupait ma parole. (*Journal*, 176)

Pourtant, elle définit immédiatement après que «la *faute* [d'Antigone] ne réside que dans l'usage de la liberté» (176), ce qui annonce justement la «victime coupable», Antigone. Par ailleurs, son «approche sérieuse de l'existence» lui est «commandée par une relation insupportable à l'autorité» (177).

Pourquoi donc ce mythe en particulier, alors que Théoret semble souvent se distancier de la mythologie telle quelle et de la pensée mythique (sans pour autant pouvoir y échapper, comme on le voit)? Antigone n'est pas une déesse, elle est femme, et, en plus, comme la définit Théoret, «une héroïne intellectuelle», même «morale», n'anticipant «aucun bénéfice matériel» de ses actes (*Journal*, 193). Humaine, elle n'a supposément plus rien de sacré, ou bien, elle s'inscrit dans l'histoire à un moment précis où, selon Théoret, elle formule «le dilemme entre la loi céleste et la loi terrestre»; elle est «coupable» et «victime» pour l'avoir formulé (*Journal*, 193).

Si j'essaie d'aller plus loin dans cette réflexion sur Antigone et de la rapprocher aussi de la vision qu'en a Lejeune, je dirais que dans le cas de cette héroïne, dans ce mythe qui se fait femme, les lois de l'au-delà, quelles qu'elles soient, sont devenues obsolètes ou secondaires, puisque c'est la juridiction d'ici-bas qui l'emporte, qui compte dans le jugement. Il semble que pour Théoret, la souffrance («anti-créatrice», «inutile», dans son propre cas, mais toujours en marge d'Antigone, *Journal*, 179) et le sacrifice d'Antigone restent des marques d'un temps révolu («peut-être trop païenne pour une civilisation qui allait devenir chrétienne», *Journal*, 195). Il s'agirait peut-être, dans la pensée de Théoret, de dépasser, actuellement, les paradigmes inscrits dans ce mythe, ce

qui nous aiderait éventuellement à comprendre à quoi servent la révolte et le dévouement, et aussi, pourquoi cette femme meurt pour un homme (*Journal*, 194; au même endroit: «La solidarité d'une sœur pour son frère!»).

Il semble donc que pour Théoret, Antigone indique un moment dans l'histoire de l'humanité où, soit délaissés par les dieux soit décidant de faire notre chemin sans eux, nous nous voyons les uns face aux autres, avec nos règles de conduite et nos lois humaines. Selon Irigaray, ce sont justement ces lois, n'acceptant pas les deux réalités (la féminine à côté de la masculine), la voix de l'«autre» (justement, la voix de celle qui pense autrement, comme Antigone), qui doivent obligatoirement être remodelées. La nouvelle règle de conduite, selon Irigaray, est le code moral basé sur la seule loi possible, celle de l'amour.

Je dirais que c'est dans cette perspective que s'inscrit la vision d'Antigone chez Lejeune. Avec Irigaray, elle insiste sur la nécessité de promouvoir une nouvelle spiritualité de la femme, à partir de cette même loi qu'est l'amour. Donc, pour elle, Antigone, nouvelle et renée, souvent des cendres (d'où le recours très fréquent aux images du feu, *Le livre*, 13, 14, 20, etc.), rejoint sa sœur Lilith (le mythe se faisant femme ici aussi), est non pas une héroïne du passé mais un nouvel être de l'avenir, se remettant (perpétuellement) au monde (ce que Lejeune affirme très fréquemment déjà dans *Âge poétique, âge politique*, L'Hexagone, 1987, p. ex., page 25). Évidemment, cette nouvelle femme transgressera forcément les lois: «Découvrir l'iniquité fondatrice de la loi, c'est se faire une loi de la transgression» (*Le livre*, 36).

Pour Lejeune, la sœur capable de «se remettre au monde pour une nouvelle histoire» (*Le livre*, 10) le fait pour «[p]ourfendre l'Homme de pierre [et] libérer le frère poète» (*Le livre*, 11). Ainsi, elle construit «[t]erre neuve entre toi et moi» (*Le livre*, 9) et redonne au frère tant son visage que sa parole (*Le livre*, 11). Pourtant, le «passage effectif de la patrie [du règne du Père] à la fratrie [nouveau terme proposé par Lejeune, pour cette relation maintenant horizontale] s'opère sans bruit médiatique, non spectaculairement» (*Le livre*, 46). Ce que Lejeune appelle fratrie, ce nouveau rapport entre la sœur et le frère, où, comme on l'a vu, la femme joue un rôle capital, se traduirait peut-être même mieux par un autre terme que j'invente d'ailleurs, celui de sororfratrie qui, évidemment, ne manque pas de faire allusion à une nouvelle version de l'androgynat. Question trop vaste pour être abordée ici, mais qui intéresse profondément Lejeune, dans son projet «poétique»: «La fratrie édénique, objet réel de notre nostalgie, deviendra l'objectif de l'utopie poétique» (*Le livre*, 57-8).

Pour revenir à Antigone, figure centrale dans le *Livre de la sœur*, elle n'est plus vue par Lejeune comme victime coupable et toujours en révolte

douloureuse contre son milieu ambiant. Cette femme avec une nouvelle conscience, pouvant à la fois percevoir le dedans et le dehors, dans cette jonction des contraires chère à Lejeune, n'a plus besoin de «s'y meurtrir», c'est-à-dire à ce mur que «ma pensée —dont je m'avise qu'elle a pris corps— peut désormais voir et toucher» (*Le livre*, 19). Ce qui est encore mieux, la nouvelle conscience capable d'englober une quatrième dimension décide de travailler le mur:

Ni l'escalader ni l'abattre. Que mes quatre volontés se mettent à l'œuvre, s'y forent des trouées à leur mesure et le mur finira en dentelle. Ajourer le mur: voici provisoirement défini l'ouvrage. Allumer des foyers de complicité dans la nuit du siècle. (*Le livre*, 20)

Voilà qui signale aussi le retour du domaine nocturne, région privilégiée de l'imaginaire féminin, ce qui est indiqué encore plus clairement à la page 46:

Vient le temps de la destitution du Sujet solaire par l'avènement du Sujet lunaire. Le temps de leur métissage. Il ne suffit pas de briser l'Objet du culte pour s'en défasciner; encore faut-il se l'assimiler; que le sang de la nuit se fasse du dés-astre une poussière d'or dont se fortunera sa parole.

Comme on a pu le voir, cette modification profonde des paradigmes de notre existence se fait chez Lejeune à travers l'écriture, d'où son évocation de la «force poétique d'Antigone» provenant d'«un fonds mémorial antérieur au règne de la di-vision, antérieur à la fondation de l'Histoire» (*Le livre*, 104). Ou encore:

Antigone non seulement sacrifie sa vie mais sa maternité virtuelle, sa possible postérité à la mémoire du frère, plus précieuse à ses yeux que n'importe quel bien [et je renvoie ici à ce qu'en dit Théoret, pour souligner justement les liens entre les deux écrivaines]. La valeur absolue pour Antigone, c'est la fratrie. Constituant la trame biologique de l'être soi, le lien du frère et de la sœur est la source préhystérique du sacré. (*Le livre*, 104)

Revenir en arrière, vers le «préhystérique» également «préhistorique», pour retrouver les sources du sacré, mais dans l'intention de rebâtir la Cité je dirais «soro-fraternelle», tel semble être le projet «poétique» de Lejeune. Dans sa réécriture de la vision d'Antigone, de Lilith aussi, elle est pratiquement obligée de redonner un autre statut à la plupart des figures mythiques au féminin, surtout à toutes celles qui, pendant des siècles, n'avaient d'autre fonction que d'inspirer, passivement, de nourrir, par leurs sacrifices, la loi du Père. Ainsi, et à titre d'exemple, «[r]evient du voyage aux enfers l'Eurydice qui ne se retourne pas sur Orphée. Tout entière présente à soi dans chacun des pas qu'elle fait» (*Le livre*, 59), cette nouvelle Eurydice devient elle-même

créatrice, poète, comme d'ailleurs les autres figures mythiques évoquées par Lejeune.

Pour conclure cette réflexion, toujours trop lacunaire et rapide pour un sujet aussi vaste qu'est la «création d'une nouvelle perception du monde, à l'aide d'une utopie soro-fraternelle», si je résume très sommairement mon idée fondamentale, je dirais que les trois auteures analysées, Théoret, Irigaray et Lejeune, plaident toutes trois, dans leurs livres respectifs, pour la créativité féminine, littéraire, s'entend, capable de restructurer les visions de celles qui écrivent et de ceux et celles qui les lisent. Cette naissance des valeurs nouvelles à travers la littérature féminine (et souvent féministe) est en même temps une re-naissance à une identité féminine toute autre et à une spiritualité capable d'engendrer de nouveaux rapports dans la société en général où la solidarité entre les femmes, cette «sororité» peut-être encore utopique pour le moment, est vue comme l'agent fondamental de transformation de nos relations.

Livres cités

Irigaray, Luce. *J'aime à toi*, Paris, Grasset, 1992.

Lejeune, Claire. *Le livre de la sœur*, Montréal, L'Hexagone, 1992.

— *Âge poétique, âge politique*, Montréal, L'Hexagone, 1987.

Smart, Patricia. *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec-Amérique, 1987.

Théoret, France. *Journal pour mémoire*, Montréal, L'Hexagone, 1993.